

Filiation familiale, filiation spirituelle dans le bouddhisme

Mots-clés : filiation, famille, bouddhisme, transmission, déconstruction

A. Exposé de Françoise Bonardel

Introduction : la filiation, une question inhabituelle pour le bouddhisme

Le bouddhisme n'a pas théorisé la question de la filiation, sans doute parce qu'il est au départ un ordre monastique, mais aussi parce qu'il se présente comme une délivrance par rapport au monde et n'a absolument pas pensé l'ancrage sociétal et familial. Quelle place le bouddhisme a-t-il réservé à la question de la filiation au double sens du terme ? Est-ce une question pertinente pour lui ?

On distingue habituellement différents types de filiation : la filiation par le sang, en premier lieu, mais aussi la filiation intellectuelle ou spirituelle, reposant sur des affinités et des choix électifs. Les deux voire les trois modes se rejoignent parfois (comme saint Augustin qui passa, avec sa mère Monique puis avec son fils Adéodat, de la filiation de sang à la filiation spirituelle). Dans le bouddhisme, y a-t-il comme dans le christianisme un nécessaire dégagement du plan profane pour accéder au plan spirituel ?

La filiation s'étend dans le temps, chacun se trouvant pris dans une chaîne ancestrale. Pour les grands fondateurs de religion, se pose la question du rapport entretenu avec ce qui les précède et avec ce qui les suit. Ainsi, d'un côté, le Bouddha rompt ostensiblement avec le brahmanisme (tandis que le Christ entend accomplir la Loi judaïque). De l'autre, ses disciples se rapportent au maître selon deux modes : la tradition, relayée d'âge en âge par ses représentants autorisés, mais aussi d'une manière plus personnelle, dans un rapport direct et vivant au fondateur et à son enseignement. En ce sens, un bouddhiste est-il « contemporain » du Bouddha comme le chrétien l'est du Christ ?

1. Briser le toit de la maison familiale

Après avoir rappelé l'impossibilité de saisir le commencement d'une vie, qui se perd dans la « nuit des temps », F. Bonardel est revenue sur les épisodes les plus significatifs, quant à la filiation, de la vie du Bouddha, fils de roi. Le lignage commence de manière surnaturelle, et tout est fait dans le récit pour alléger au maximum la trivialité d'une naissance ordinaire, et pour donner à cette filiation un caractère à la fois miraculeux et prédestiné. Le Bouddha est le vrai fils du roi, mais ce fils a un destin exceptionnel, ce qui créera certaines complications familiales.

La société indienne de l'époque réglementait de manière très stricte les choix de vie en fonction des devoirs propres à chaque caste. Du fait de son appartenance à la caste des *ksatriya*, le Bouddha devait fonder une famille avant de pouvoir consacrer sa vie à la délivrance spirituelle. Aussi le Bouddha sera-t-il très déterminé à rompre avec le système des castes et à redéfinir le véritable noble et le vrai brahmane.

Éduqué selon la tradition, le jeune prince se signale par ses dons exceptionnels. Ses trois fameuses rencontres avec la maladie, la vieillesse et la mort, vont le décider à découvrir la cause unique de la souffrance (i.e. la soif de saisir les choses) et à en émanciper le genre humain, qu'aucun lien familial ne saurait protéger de ces fléaux. La question de la filiation surgit de nouveau lorsque le Bouddha ordonne son jeune fils moine, et que le roi son père accepte de recevoir dans son palais la troupe de ses moines errants. **La filiation naturelle se transforme en filiation spirituelle**, et le père reconnaît la vocation extraordinaire de son fils.

Du début à la fin, **la filiation humaine semble donc n'avoir été utilisée que comme « moyen habile » (*upāya*) afin de conduire les hommes vers la réalisation spirituelle**, et cela grâce à une série de ruptures avec les liens filiaux, familiaux, ancestraux. Une autre « famille » est en voie de constitution, qui portera le nom de Sangha (communauté) : l'un des « trois joyaux » (*triratna*) avec le Bouddha et le Dharma (Loi).

2. Une filiation très élargie

Jamais le Bouddha ne se pose en Père s'adressant à ses « enfants », fût-ce seulement par l'esprit. La surdétermination du rôle de Père par celle de Dieu créateur est inexistante dans le bouddhisme. **La filiation spirituelle n'est jamais étayée par une symbolique patriarcale, telle qu'on la trouve dans le judaïsme et le christianisme.** D'où l'idée exprimée par F. Bonardel que cette absence de figure paternelle serait une des causes de l'attraction de certains de nos contemporains pour le bouddhisme, au prix d'un malentendu de fond puisque le Bouddha n'était en rien porté au parricide, réel ou symbolique.

L'enseignement bouddhique déconstruit la filiation à un niveau plus profond encore que celui des liens familiaux. Le Bouddha cherche à réveiller en chacun de ses disciples le sens d'une noblesse originelle, qui n'est pas liée à leur origine familiale aristocratique mais à la bouddhité qu'ils portent sans le savoir en eux. Toute voie spirituelle authentique ne cherche-t-elle pas à ranimer en tous ses fidèles une étincelle surnaturelle étrangère à toute filiation humaine ?

Deux points forts de la doctrine bouddhique ont contribué à cette déconstruction de la filiation : une conception apophatique du Soi (*anâtman*) et la loi du karma, renforcées par la distinction entre Éveil et états divins, ignorée des monothéismes et conduisant Brahma, le dieu suprême selon l'hindouisme, à faire allégeance au Bouddha. Dans aucune autre religion Dieu ou les dieux ne se trouvent ainsi ravalés à un rang subalterne et « rééduqués » par l'Éveillé devenu le « rédempteur des dieux » (Carl Gustav Jung). Pour un méditant bouddhiste, aspirer à un état divin, c'est entraver sa propre progression vers l'Éveil, contraire à toute filiation de ce type.

En général, chacun sait de qui il est le fils ou la fille, mais ne peut savoir *qui* il est, en tant que substrat de caractères, rassemblés en « agrégats » condamnés, selon le bouddhisme, à l'impermanence sans qu'il soit possible de leur découvrir un noyau fixe et commun. Il y a un karma personnel, mais **entre les membres d'une même famille, les liens ne sont que conjoncturels.**

La filiation entre les êtres humains ne peut reposer ni sur le noyau identitaire et la permanence de la personne, ni sur une relation filiale entre le Créateur et un moi conscient « enfant de Dieu », d'autant moins qu'au regard du bouddhisme le moi, mu par une « soif » de saisir, fabrique lui-même son enfermement dans le cycle du devenir (*samsâra*). Le bouddhisme cherche à éradiquer cette soif de vivre, quitte à faire découvrir qu'elle cimentait artificiellement l'agrégat nommé « moi », pilier de toutes les filiations, et que ces filiations n'étaient en fait que des enchaînements renforçant la puissance de la loi du karma.

Le karma signifie acte, et sa loi permet de recenser les fruits de l'acte quand il est inspiré par le moi, producteur de karma en ce qu'il est motivé par un attachement qui en corrompt l'intention bonne ou mauvaise, égoïste ou altruiste. Le dispositif bouddhique déconstruit la filiation pour ne plus jamais la reconstruire.

Dans le bouddhisme, **la filiation est soumise à une double amplification** : la filiation désigne non seulement les liens de sang, mais aussi **tous les liens émotionnels et affectifs contractés de vie en vie et qui nous « affilient » les uns aux autres** sans que nous en soyons forcément conscients. Aussi, les liens que nous contractons en cette vie sont en partie la résurgence de relations antérieures qui nous ont liés à quantité d'autres êtres selon des configurations familiales infinies. Toute famille par le sang ne réunit des êtres que temporairement. Ce fils, cette fille que je regarde pour « miens » viennent en fait d'ailleurs que de la lignée familiale, et repartiront vers cet ailleurs inconnu. À la généalogie ordinaire se superpose donc une généalogie karmique, bouleversant notre regard sur la filiation.

D'autre part, en prônant le non-attachement, le bouddhisme enseigne aussi la compassion universelle envers tous les êtres vivants. Qu'importent donc les liens familiaux, respectables en tant que tels comme le montrent la vie et les enseignements du Bouddha, puisque nous sommes de toute manière déjà parents avec toute l'humanité, et une partie non négligeable de l'animalité ? **Le bouddhisme transcende le ressort affectif élémentaire lié à la parenté pour désenclaver le moi de ses attaches familiales restrictives.** Les liens familiaux ne sont pas méprisés, mais relativisés. Contrairement aux monothéismes, ce n'est pas parce qu'ils ont tous été créés à l'image du Père que les bouddhistes se sentent « frères » ou « sœurs ». Un autre type de fraternité scelle leur appartenance à la communauté qu'est le *Sangha*.

3. Filiation et transmission

La filiation spirituelle prend dans le bouddhisme un tour paradoxal : ce qui « relie » durablement les êtres est en fait ce qui les a déliés des filiations mondaines, étendues qui plus est aux innombrables existences antérieures qui furent les leurs.

La question de la transmission des enseignements du Bouddha se pose rapidement après sa mort. Lors d'un premier concile, l'intégralité des enseignements du Bouddha est récitée par ses plus fidèles disciples. La tradition Zen rapporte des récits légendaires sur la transmission directe du Bouddha à l'un de ses disciples, Mahākāśyapa : cette « investiture intime » (Dôgen) est une transmission d'esprit à esprit, qui se fait indépendamment des enseignements écrits et oraux.

La filiation spirituelle entre un disciple et son maître se fait souvent dans des conditions très rudes. Le maître soumet celui qui aspire à devenir son disciple à des épreuves d'une rare difficulté qui l'oblige à lâcher prise : seule l'aspiration à l'Éveil les relie, mais ce lien n'en est pas un, même si la relation maître-disciple est marquée par les formes d'affection ordinaires. Le terme « **ami de bien** » qualifie cette filiation spirituelle favorable à la transmission.

Même lorsque tout se joue dans ce face-à-face, **la transmission authentique est toujours « indirecte »** (Kierkegaard) dans la mesure où elle ne consiste pas à transvaser un contenu dans un contenant prêt à le recevoir mais à réveiller, à réactiver un « pouvoir » latent dans l'esprit et le cœur du récipiendaire : celui de la bouddhité, de l'esprit Éveillé.

Par ailleurs, qu'il s'adresse à ses moines, aux chefs de famille ou à un jeune disciple, **le Bouddha appelle toujours à l'assistance mutuelle et à l'affection, au respect réciproque et à l'harmonie familiale.**

B. Discussion

Monachisme et filiation

J. Arènes fait remarquer le monachisme peut être considéré comme un puissant outil pour la transformation et la déconstruction des liens de filiation. F. Bonardel précise que cet outil a été préparé par la vie même du Bouddha. Le bouddhisme s'est inscrit dans la tradition de l'hindouisme pour s'en démarquer. Les liens familiaux ont été rompus depuis longtemps par tous les yogis dans l'hindouisme. Mais **le monachisme communautaire, venu avec le bouddhisme, est le meilleur déconditionnement possible.**

Transmission du dharma, tradition des textes

J. Arènes pose la question du rapport du bouddhisme aux textes, et du statut de ceux-ci. Selon F. Bonardel, si, dans le bouddhisme, **la connaissance des textes** est problématique (il est très difficile de savoir quels sont les enseignements authentiques du Bouddha), elle **est absolument fondamentale**. Ces textes supposent une transmission par un maître, surtout dans la tradition tibétaine : le maître lit le texte après que le disciple a « purifié le vase » i.e. l'oreille, pour pouvoir recevoir l'enseignement. La scolastique, qui équivaut à nos *disputationes* médiévales, fait partie de la tradition tibétaine, mais elle ne permet pas d'atteindre l'Éveil, qu'on obtient par la méditation de la relation au maître. Au fond, l'enseignement très rationnel et construit du Bouddhisme « ne sert à rien ». **L'Éveil se passe de façon plus fortuite**, gratuite, occasionnelle, et survient quand on ne s'y attend pas. Il est atteint grâce à des éléments moins repérables que la lecture des textes et l'écoute des enseignements, ou la pratique des *pâramitâ*.

La transmission chez les laïcs

C. Behaghel demande comment se réalise la transmission de l'enseignement bouddhique dans la société civile, parmi les laïcs. Le Bouddha a rapidement admis les laïcs, et leur a transmis les enseignements, explique F. Bonardel. Les préceptes fondamentaux peuvent être ramenés à des préceptes assez simples, proches des dix commandements. **Le bouddhisme a imprégné la culture sud-est asiatique** : les comportements se caractérisent par le calme et la bienveillance naturelle. Dès le départ, un statut pour les laïcs était prévu. L'idée que des laïcs aillent faire une retraite et fassent des vœux monastiques pour un mois est tout à fait courante. Des passerelles entre la vie laïque et la vie monastique sont aménagées. **La transmission se fait aussi dans le milieu familial**, qui constitue, avec son autel, un cadre très important. Les enseignements des grands maîtres de passage sont écoutés. En contexte tibétain, les lamas sont intégrés à la société et entourés d'affection et de respect. Ils sont des « amis de bien ».

La transmission du yoga

Le yoga est-il un moyen de transmission ?, demande O. Falque. D'après F. Bonardel, la pratique yogique est très complexe, et inaccessible aux Occidentaux qui ne s'y exercent pas pendant des années. Néanmoins, le yoga est extrêmement important. **La transmission des postures passe par des énergies subtiles, à travers un travail sur le corps et sur le corps subtil**. On n'est plus dans l'ordre du discours mais dans l'expérience.

La déconstruction des liens familiaux dans le bouddhisme : en phase avec la société actuelle ?

Revenant sur l'idée de déconstruction et de détachement par rapport aux normes familiales, E. de Clercq demande quel regard les bouddhistes posent sur l'évolution derridienne de la déconstruction des modèles familiaux (filiation corporelle, avec un père et une mère). F. Bonardel rappelle que le bouddhisme repose sur cette certitude acquise par l'expérience du Bouddha : **toutes les constructions illusoires, qui ne reposent sur aucun noyau fixe, peuvent être déconstruites**. Le mot « déconstruction » (sans présupposé derridien) est celui qui exprime le mieux cette volonté d'en finir avec les constructions mentales, y compris le moi.

Quant au regard du bouddhisme sur la déconstruction actuelle de la famille, il est très difficile à évaluer. **Le bouddhisme enseigne qu'il faut respecter tous les êtres vivants, parmi lesquels la famille a un statut privilégié**. Le Bouddha insiste sur la nécessité d'appliquer les préceptes fondamentaux du dharma plus encore en famille. **Le bouddhisme n'a pas pensé le lien social** : il n'a pas institué socialement le dharma, et laisse chacun libre de trouver sa façon de respecter la juste conduite dans le cadre de sa propre vie. Par exemple, le divorce n'est pas interdit. Le bouddhisme a des formules très équivoques et très vagues sur les conduites sexuelles correctes, ce qui pose problème dans les débats actuels. Le bouddhisme tantrique laisse une totale liberté du yogi. C'est ce qu'on appelle la « folle sagesse » : on fait ce qu'on veut, par-delà le bien et le mal. Le problème réside dans la compréhension erronée qu'en ont les Occidentaux : faire ce qu'on veut alors qu'on n'est pas vraiment éveillé peut être très dangereux... J. Arènes fait le rapprochement avec le « fol en Christ » de l'Orient chrétien. F. Bonardel se reconnaît décontenancée par le discours actuel de certains maîtres. Nombre de maîtres restés en Asie sont inconnus de nous, et sont très réservés face à la « décadence occidentale ». En revanche, les maîtres très médiatiques font évoluer leur enseignement pour plaire aux Occidentaux.